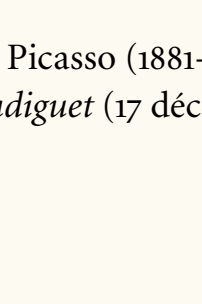


Les Joues en feu



HENRI MATISSE (1869-1954), ... *Le regard fixe, les joues en feu...* (1944).

Cheveux d'ange

Des anges chauves tissent les fils de la vierge.
Toile d'araignée, l'étoile du désespoir.
Mouches enivrées, joueurs de tennis, malgré les filets,
malgré l'azur insolent qui nous limite, continuons à
charmer les lectrices des magazines anglais.

Montagnes russes ou Voyage de noces

À ma place
Le lecteur et sa gracieuse compagne
Aux abeilles feraient la chasse
Mon amour Le pot de miel est à moitié vide
Un ciel à peine aussi tranquille
Que le ciel de notre lit
Jeune mariée Violette
Qui souriez sous la voilette
Sans retard réclamez la terre ferme

Tombeau de Vénus

Jouets des vagues, vos oreilles roses. Ô mes cousines,
plus légères que l'onde, pourquoi l'orphéon océanique
vous fait-il frissonner? Voici Vénus. (Mais si vous
voulez grandir, mes petites cousines, vous n'avez pas
de temps à perdre.)
Aujourd'hui, cueillette des plumes d'autruche;
bouquet de vagues frisées, l'éventail de Vénus.
Si elle se noie, nous lui élèverons un tombeau en
coquillages.

Halte

Cycliste en jupe-culotte!
À travers tous les âges, la route nationale mollement
se déroule, comme ta bande molletière.
Le culte des obstacles est en honneur chez nos ancêtres
gaulois : poursuis poursuis le petit bonhomme des
chemins, malgré la borne kilométrique qui t'invite à
la fatigue, au repos de l'amour.

Le langage des fleurs ou des étoiles

J'ai demeuré pendant quelque temps dans une
maison où les douze jeunes filles ressemblaient aux
mois de l'année. Je pouvais danser avec elles, mais
je n'avais que ce droit, il m'était même défendu de
parler. Un jour de pluie, pour me venger, j'offris à
chacune des fleurs rapportées de voyage. Il y en eut
qui comprirent. Après leur mort, je me déguisai en
Bandit pour faire peur aux autres. Elles faisaient
exprès de ne pas s'en apercevoir. En été tout le monde
allait prendre l'air. Nous comptions les étoiles chacun
de notre côté. Lorsque j'en trouvai une en trop, je
n'ai rien dit.
Les jours de pluie seraient-ils passés? Le ciel se referme,
vous n'avez pas l'oreille assez fine.

Écho

Petite niaise! qui, pour me plaire, se fait fine taille :
sa ceinture pourrait être ma couronne. Ville, statue
géante, avec, en guise de ceinture, un chemin de fer.
Villas abandonnées, instruments de musique qu'on
n'a pas baptisés. Gai comme la romance d'un arbre
en exil, le vent du Sud émeut les clochettes que le
hasard accrocha au cou des beautés déchuës.
Banlieue criminelle; ici, les roses sont des lanternes
sourdes. À quoi pensez-vous? Quoi dirait le mourut,
Narcisse avait mon âge. Lac, miroir concave; pour
mon anniversaire le lac m'a fait cadeau d'une image
qui m'épouvante.

Emploi du temps

Mécontents si dimanche ignore les pensums,
Au lieu de mots anglais mâchons du *chewin-gum*.
Souriez un peu, aurore à mon gré volage :
Le bonnet d'âne sied à ravir à votre âge.
On a le temps de rougir durant les vacances.
Puis après avoir lu tous les livres de prix,
Bouc en cœur, apprends à chanter faux des romances,
Souriant aux rosiers nains qui n'ont pas fleuri.

Une à une mes chansons mouraient en chemin.
« Le lieu du rendez-vous ». Déteigne une pancarte :
Le moindre de mes soucis, pourvu que demain
Les gratte-ciel jaloussent mes châteaux de cartes.
Les doigts engourdis à force de réussites,
(Elle dans l'herbe folle perdant la raison)
Mensonges en fleurs! Les soirs où vous vous assîtes
Les nouai-je en gerbe avec les brins du gazon?

Votre regard m'accompagne en train de plaisir.
Plus morte que vive sous le pont qui l'outrage,
La rivière roule des sanglots de plaisir.
À la fin eux seuls compagnons de mes voyages.

Conclusion

Lasse de soulever d'indociles collines
Délaisse sans pleurs les pensums que j'inventais;
Aurore! adieu! en lambeaux la robe d'été,
Je me sens assez fort pour regagner les villes.

Les Joues en feu

AVANT-PROPOS

Je publie ces poèmes dans l'ordre chronologique.
C'est le seul qui leur convienne. Car, loin de chérir
cette sorte de colin-maillard auquel des écrivains se
livrent avec leurs lecteurs, je n'ai d'autre souci que
d'être entendu. En relisant ces poèmes, détachés de
moi, il me semble qu'ils peuvent apporter quelques
lueurs sur un âge assez obscur – le véritable âge
ingrat, seize, dix-sept, dix-huit ans. À ce moment
de la vie, les mois ont la valeur d'années. Cette
dernière considération m'a décidé à faire lire ces
poèmes comme ils furent écrits. J'ai préféré sacrifier
à l'agrément typographique, plutôt que d'éteindre
ces lueurs, qui proviennent à la fois des feux naturels
à l'aurore, et d'incendies moins prévus.

Le premier de mes poèmes, « Langage des fleurs et
des étoiles », est daté de mars 1919, le dernier d'août
1921. C'est à ce moment que je commençai *Le Diable
au corps*. Depuis, je n'ai pas écrit de poèmes. Mais
si celui qui ferme ce recueil s'appelle « Un cygne
mort... » il ne faut y voir aucune malveillance à mon
adresse.

J'éprouve des sentiments trop tendres envers la clarté,
pour garder le silence sur le mystère de ces poèmes, et
feindre de l'ignorer. Ce mystère ne provient nullement
d'une esthétique, il n'est point le résultat d'un pari. Je
n'en trouverai pas la justification où l'on a coutume
de l'aller chercher. Pourquoi m'autoriserais-je de
l'obscurité de certains de mes devanciers. Si l'on me
blâme, si l'on me loue, il ne faut louer ou blâmer que
moi – mes poèmes sont l'expression naturelle d'un
mélange de pudeur, de cachotterie propre à l'âge
auquel ils ont été écrits. Si tout n'y est pas clair, il
n'en faut point accuser mes poètes préférés. Car c'est
Ronsard, Chénier, Malherbe, La Fontaine, Tristan
L'Hermite, qui m'ont dit ce qu'est la poésie. Si j'en
goûte de plus récents, je n'ai pas pu en tirer de leçon,
ou moins aucune qui me donnât envie de les suivre.

Quels mauvais maîtres ont enseigné à toute une
jeunesse que, pour atteindre au cœur des choses, il
suffit de les dépouiller de tout ce qui les entoure, et
qu'en supprimant les barrières, on touche la poésie
de plus près?

Serait-ce le fait d'une modestie peu commune
qu'un poète confessât que l'intérêt le plus sûr de sa
production est sans doute d'ordre psychologique. *Les
Joues en feu* pourront peut-être éclairer une minute
particulièrement mystérieuse : « La Naissance de
Vénus », qu'il ne faut pas confondre avec la naissance
de l'amour. C'est avant, ou après notre cœur, que
s'éveillent nos sens; jamais en même temps. Aussi,
ces poèmes ne me semblent pas frivoles, après *Le
Diable au corps* – ce drame de l'avant-saison du
cœur. Des vieillards me feront peut-être le reproche
qu'ils m'ont déjà fait : de manquer de jeunesse. On
étonnerait bien ces romanesques en leur disant que
c'est déprécier les choses, et les méconnaître, que
de les vouloir autres qu'elles sont, même quand on
les veut plus belles. Peut-être aussi m'accusera-t-on
encore de libertinage. L'erreur d'optique qui fait
juger licencieuse une œuvre où tout est dit purement
et simplement, a bien valu de nombreux acheteurs
à mon premier roman. J'espère qu'ils ont été déçus.
Mais faut-il en être sûr?

Daphnis et Chloé, le roman le plus chaste du monde,
n'est-il pas un de ces livres que les collégiens lisent
en cachette? Et plus d'hommes qu'on ne croit restent
des collégiens, toute leur vie. Niaiseries curiosités,
rires à contretemps, combien peu, avec l'âge, s'en
débarrassent.

Parmi les autres choses qui pourraient dérouter le
lecteur attentif, je m'en voudrais de n'en pas signaler
une au moins. Après qu'il aura lu la première moitié
de ce recueil, et qu'il lui aura semblé comprendre
que l'auteur veut pour chaque poème une forme
particulière, il sera surpris de me voir adopter une
forme, sans doute assez élastique dans sa monotonie,
mais du moins, au coup d'œil, toujours semblable.
C'est que tous ces poèmes en octosyllabes, rimés
quand cela me chante, sont de la même inspiration.
Ils ont été composés en mars et avril 1921, au bord de
la Méditerranée. Sur ses rivages antiques, à moi naïf
habitant de l'Île-de-France, la mythologie se montra
vivante et nue. Après les nymphes de la Marne,
Vénus au bain, il y a de quoi vous tourner la tête!
C'est dans certains de ces poèmes que la sensualité
la plus gourmande se cache le moins. Puis l'on voit
s'évanouir doucement cette singulière apparition de
Vénus.

RAYMOND RADIGUET

Déplacements et villégiatures

I

Au sein des villes qui ont dès longtemps atteint
L'âge de la stérilité, ah si l'encre pouvait se tarir!
Dans un magasin où je cueillais des

Giroflées de Suède, nous frôlâmes Gertrude que l'on
voit une seule fois pendant son séjour sur la terre ou
la mer.

Enseigne des gantiers : une attrayante image de la
mort. Cette main de fer au-dessus de ma tête, n'est-ce
pas aussi ma main que ne savent éviter les mouches?

II

En robe du soir, l'infante de la dune frileuse m'offre
son lait. Elle m'apprend à marcher sur le sable sans y
laisser de traces. Nous nous exprimons dans des
langues plus ou moins mortes. Cependant, le cavalier,
à qui la mer va comme un gant, le futur noyé, l'oreille
contre les vagues, les écoute décider de son sort, sans
comprendre.

Automne

Tu le sais, inimitable fraise des bois
Comme un charbon ardent aux doigts de qui te cueille :
Leçons et rires buissonniers
Ne se commandent pas.

Chez le chasseur qui la met en joue
L'automne pense-t-elle susciter l'émoi
Que nous mettent au cœur les plus jeunes mois?

Blessée à mort, Nature,
Et feignant encor
D'une Ève enfantine la joue
Que fardent non la pudeur mais les confitures
Ta mûre témérité
S'efforce de mériter
La feuille de vigne vierge.

Bouquet de flammes...

Bouquet de flammes (que délie
Des faveurs l'innocent larcin)
Où se noyer en compagnie
Des colombes de la Saint-Jean.

De l'eau qui ne peut en son lit
Obtenir la tranquillité,
Et des feux oisifs qui s'ennuient
Loin des lieux par Vénus hantés,

Roucoulent les vagues, singeant
Dans leur adorable colère
Un sein qui se gonfle de lait.
Ou de désir? Plutôt cela.

L'école du soir

Aurore, à nul des cœurs qui saignent,
Ne vas recommander l'école
Où buissonnière on nous enseigne
La douleur plutôt que les jeux.

Un jour, en mousse se déguise
L'espiègle Vénus, et son col
Marin fait le ciel orangeux;
Demain en maîtresse d'école,

Mais marine, non buissonnière.
Ses leçons sont plus à ma guise,
Ignorante, elle qui serait
De ses élèves la dernière!

Vénus charmant les tableaux noirs :
Figure tracée à la craie,
Enfin Vénus s'effacerait,
Ligne à ligne, de nos mémoires.

Le rendez-vous solitaire

Emprunte aux oiseaux leur auberge
Au feuillage d'ardoise tendre !
Loin des fatigues, ma cycliste,
Qui t'épanouis sur nos berges,
Future fleur comme Narcisse,

Tu sembles toi-même t'attendre !
Mais pour que nul gêneur ne vienne
Je nomme la Marne gardienne,
Ô peu chaste, de tes appâts.
La Marne fera les cent pas.

Si son eau douce va semblant
Plus douce et plus chaste que d'autres,
Ses désirs pourtant sont les nôtres :
Voir bouillir à l'heure du thé
Que l'on prend en pantalon blanc,

Au soleil, ta virginité!

Nymphé émue

De ta tête, ôte ce panier
Naguère débordant de fraises,
C'est en prendre trop à son aise,
Tant bien que mal, nymphe, élevée.

Car sur les cendres de tes fraises
Les bravos ont fait relever
La tulle du lit où repose
La source d'hier, qui se tut.

Nymphé, m'apprivoisent tes cuisses,
Tes jambes à mon cou, statue,
Je courrais comme ondes bondissent,
Et arrivant en bas se tuent.

(Obligé qui voudrait y boire
Biche, de se mettre à genoux.)

Nymphé pensionnaire des bois
Me conviant à ce goûter,
Pour que commodément je puisse
Tes sauvages fraises brouter,
Demande aux ronces de ces bois
De lever ton tablier noir :

Ardeur de cheminée, à nous
Forestière tu te réveles,
Ton feu je l'allume à genoux
Comme aux sources lorsqu'on y boit.

Les adieux du coq

Que le coq agite sa crête
Où l'entendent les girouettes ;
Adieu, maisons aux tuiles bougent,
Il y a des hommes qui bougent.

Âme ni mon corps n'étaient nés
Pour devenir cette momie,
Bûche devant la cheminée
Dont la flamme est ma seule amie.

Vénus aurait mieux fait de naître
Sur le monotone bûcher
Devant lequel je suis couché,
La guettant comme à la fenêtre.

Nous ne sommes pas en décembre ;
Je ne serais guère étonné
Pourtant, si dans la cheminée,
Un beau matin je vois descendre

Vénus en pleurs du ciel chassée,
Vénus dans ses petits sabots
(De Noël les moindres cadeaux
Sont luxueusement chaussés).

Mais, Écho ! je sais que tu mens.
Par le chemin du ramoneur,
Comme en un miroir déformant,
Divers fantômes du bonheur,

À pas de loup vers moi venus,
Surprisent corps et âmes nus.
– Bonheur, je ne t'ai reconnu
Qu'au bruit que tu fis en partant.

Reste étendue, il n'est plus temps,
Car il vole, âme, et toi tu cours,
Et déjà mon oreille avide,
Suspendue au-dessous du vide,

Ne perçoit que la basse-cour.
Coq, dans la gorge le couteau
Du criminel, chantez encor :
Je veux croire qu'il est trop tôt.

Vénus démasquée

Vénus non seulement me livre
Ses secrets, mais ceux de sa mère :
Jadis je regardais la mer
Comme regarderait les livres

Un enfant qui ne sait pas lire.
Vénus, sans l'aide d'une mère,
D'être venue aux cieus déments
Se vante. Il faut souffrir, déesse,

Qu'un simple élève vous démente.
M'apprendre à lire couramment
Les vagues de la mer qui sont
Maternelles rides d'un ventre,

Voilà bien de vos maladresses !
Et celle d'un naïf garçon
Est ma vengeance : pour le prix
De vos dangereuses leçons,

À me lire je vous appris.

L'étoile de Vénus

Après d'avril la verte douche,
Dans ton hamac, dans ton étoile,
Au milieu du ciel tu te sèches.

Recommence ! d'une fessée,
Insolente, récompensée,
Sous l'étoile des maraîchers,
Leurs tombereaux de grosses roses
Que par gourmandise l'on baise,
Joues jalouses du châtimement
Que, jaillie hors du gant, ma main,
Frais jet d'eau, inflige à leurs sœurs,
Les fruits qui fondent dans la bouche
Avec le sucre du péché,
Les transporte sur nos marchés
Conduit, Vénus, par ton étoile,
En charrette, un de nos rois mages.

Ils ne t'auront pas empêché
De prendre du ciel le chemin.

Pourquoi donc après être né
Faudrait-il, Vénus, que l'on meure ?
Mais de sa dernière demeure
Déesse, au moins, laisse le choix
À ce serviteur que tu choies
Au point de l'admettre en ta couche !

Au fond du ciel, non de la mer,
Prise aux filets que tu tendis,
Si tu veux, ondine de l'air,
Que ton cœur, ton corps, je réchauffe,
Ne me promets ton paradis,
Mais, dans les Méditerranées,
De dormir où Vénus est née !

Statue ou épouvantail

Les seins du marbre, mes fruits lourds
Arrondis par le lourd soleil,
S'ils rougissent, tout est perdu,
Je les nomme pommes d'amour.

C'est, entier, un verger marin,
À elle seule que Vénus ;
Verger par lui-même trahi !
Car Vénus, pendant son sommeil,

Nous livre ses secrets, ses fruits.
(Installé le moineau, corail
Sur ta branche, il la fait plier),
Heureux qui ne doute de rien !

Sans crainte, vagues, picotez
L'arbre du corail effronté :
Dans son rôle d'épouvantail
Vénus manque d'autorité.

Le prisonnier des mers

Le mousse mis en quarantaine,
Sa mère des terres lointaines
Lui fait parvenir des albums
Indéchirables, et son cœur
Ne pourrait pas en dire autant.

C'est le décor des scarlatines ;
On s'y promène sans bouger,
Toujours en chemise de nuit,
Aussi longue que les journées.

Au théâtre des scarlatines
Où meurt le prisonnier des mers,
Jamais on ne boit ni ne mange,
C'est l'apprentissage des anges.

Son apprentissage fini,
Le prisonnier des mers s'évade,
Il grimpe tout en haut du mât.

Mais les marins ont des fusils,
Oiseau de mer, ange lourdaut,
Une âme retombe dans l'eau.

Parmi, vagues, vos blancs soucis
De pigeons avant le voyage.

Moi je tire à la courte paille,
Pour savoir laquelle de vous
S'en ira prévenir la mère.

Le panier renversé
(Histoire de France)

La vie est sommeil dont nous tire
La mort, par les pieds, les cheveux

Exauçant mes timides vœux
Comme c'est gentil à vous, reine,
D'avoir voulu, vous, en personne,
M'entr'ouvrir du parc de Versailles
La porte, avec la clef des songes.

Pour me faire à nouveau plaisir
Roulez-vous sur votre gazon
Dont le peuple jaloux disait
Qu'en même temps que vos moutons
Le coiffeur royal le frisait !

Car des deux maris, le jaloux,
Que s'en aillent vos jeux, vos ris
Vers cette bergère : Versailles,
C'était non le roi, mais Paris.

Semblant dans le gazon chercher
De Gygès la bague perdue
Vous vous promenez entre amies,
Respirant un peu, en cachette.

Un amant, il l'eût pardonné ;
Mais pareils jeux de pensionnaires
Ne les peut comprendre un mari.

Avouez, Marie-Antoinette,
(Et bien qu'en public je sois prêt
À soutenir tout le contraire),
Que ces prétextes de main-chaude,
Les parties de saute-mouton,
Étaient un peu moins innocentes
Que jeux d'agneaux venant de naître.

Un beau jour le mari jaloux,
Pour venir à bout de sa reine
Demande l'aide du docteur.

Elle se morfond et lamente
Dans l'humiliante prison,
Dans cette chemise de nuit
Juste laissant libre la tête.

Vous n'êtes au bout de vos peines,
Marie-Antoinette, sachez
Que ne vous seront utiles
Aucun des jeux que vous apprîtes.

Puisqu'ils sont bel et bien partis
Les jours des rubans aux paniers,
Passez la tête à la lucarne
Où l'on voit le prince Charmant.
Et que nulle arrière-pensée
Ne gâche l'ultime partie
De saute-mouton, de main-chaude :
Bientôt votre main sera froide.

Des perles de votre collier
Gygès suivra le pointillé,
Car à ce mince col de cygne
La bague de Gygès suffit
Pour escamoter votre tête.

Du saute-mouton en public
Clandestines sœurs, vos amours,
En serait-ce le souvenir,
Ou le roulement des tambours
(Trapèze !) au moment du péril
Qui vous fait peur, ô débutante ?

Mais, tressé pour des bergeries
Moins sanglantes, de ce panier
Bien que de rubans défleuri
Vous rassure la vue. À tort.

Plus la peine de vous cacher
Parmi les arbres de Versailles,
Mon bel arbuste foudroyé,
Au bout du plaisir, qui, d'un jet
Peu féminin, jusques au ciel
Lancez oiseau et sève mièvres.

C'est le coup de foudre, dit-on.

Soyez plus farouche, ma reine,
Et pour lucidement goûter
La pomme d'amour que vous offre
La mort, oui le prince Charmant,
Refusez que l'on vous endorme.

Déjà la vie est long sommeil
Sous les pommiers au bois dormant,
Et ses songes font dire à l'homme
Qu'il ne dort pas. Nous crûmes vivre,
Éternité ! Heureusement
Que de toi la mort nous délivre.

À une promeneuse nue

Prends exemple sur la colline
Qui doit accoucher du raisin.
Elle, des feuilles de ses vignes,
Pourrait aussi se contenter.

Pourtant, des châles en gazon,
De la fourrure des buissons,
Des bonnets, des manchons de thym
Où cachent leurs jeux les lapins,

Elle costume sa beauté.
– Et toi, coquette extravagante,
Qui de ta seule peau te gantes,
Avril, tu te crois en été !

La guerre de Cent-Ans

Ô *girls* comme flammes danseuses !
Une biche lèche une rose ;
Avec douceur, bonbon anglais,
Elle s'écroule en mon palais.

Si nos langues ne sont pas sœurs,
Qu'une biche lèche mon âme,
Le guerrier, sous d'expertes flammes
S'énerv e et pourtant vierge meurt.

Que ne suis-je elle ou l'oiseleur,
Belle sous la boule de gui,
Et au miel de votre baiser,
Oiseleur je resterai pris.

De nos bergères les Anglais
Font des bûches pour leur *Christmas*.
Fond votre langue en mon palais,
C'est à la mort que ma grimace

S'adresse et non pas à l'amour.
Je n'ai rien de commun, sauf l'âge,
Avec le dédaigneux Narcisse,
Ainsi que Jeanne trop penché
Sur le seul bûcher de son âme.

L'ange

Au front de bon élève, l'ange
Lauré de fleurs surnaturelles.

Pour ne pas manquer ses calculs,
Appliqué, il tire la langue,
Tendant de suivre à cloche-pied,
Au verger des quatre saisons,
Le pointillé de leurs frontières.

La neige, est-ce bon à manger ?
L'ange pillard en a tant mis
Dans sa poche, à jamais il reste
Parmi nous les forçats terrestres
Que cette boule rive au sol,
Faite en neige qu'on croit légère.

Sans cesse empêché dans son vol,
Comme nous dans notre délire,
Cet ange enchaîné bat des ailes,
De ses amis implorant l'aide ;
Aussitôt qu'il s'élève un peu,
Retombe dans les marronniers,
Où la gomme de leurs bourgeons
S'accrochant à ses cheveux d'ange
L'empêche à jamais de nier.

Croyez-vous que ce soit pour rien,
Qu'au poirier le pépiniériste
Laisse blettrir ses belles poires ?
C'est qu'on reconnaît le voleur,
À la molle empreinte du doigt.

Mais Dieu examine les mains
Des anges voleurs de framboises,
Des assassins, chaque dimanche,
Et dans les mains les plus sanglantes,
Met des livres dorés sur tranches.

Dites ce que sont vos prisons,
Demande l'ange par trop niais,
Aux deux gendarmes l'emmenant
Avec pièce à conviction,
Dans le char des quatre saisons.

Septentrion, dieu de l'amour

Nous sommes venus voir l'enfant
Qui, de la pauvre Cendrillon
Ayant, paraît-il, hérité,
Peut conduire sans arrêter
Trois jours durant le cotillon.

Le croyez-vous, c'est celui-ci
Qui danse, une étoile à son front,
Comme sur le parquet poli
Où aurait pu glisser Narcisse.
Son étoile en la mer se mire,
Celle qui guide nos marins.

Tous les cadeaux que distribue
Avec sur les yeux un bandeau
L'enfant qui devrait être dieu
Gracieusement aux danseuses
Ravissent leur cœur et leurs yeux.

De mélodieux coquillages
Des danseuses devinant l'âge.

Des jumelles faisant voir nue
Celle dont on rêve la nuit.

Des chapeaux de bizarre forme
Coiffez-vous-en, car ils endorment
Toute peine qui vient du cœur.

Et, sans nulle parcimonie,
Encor des couples, beaucoup de cœurs,
Que gauchement elles manient.

Si notre feu dure trois jours
Est-il digne du nom amour ?
Ma belle danseuse inconnue
Consulte à ce sujet Vénus
Bien qu'elle n'ait pas reconnu
Pour fils le vrai dieu de l'amour.

Comment veux-tu que nous croyions
En celui qui ne meurt jamais ?
Le vrai dieu c'est l'enfant aimé
C'est le danseur Septentrion ;
Avec le bal son cœur s'arrête
Et notre amour meurt aussi vite.

Élégie

Araignée. À moins que l'espoir
Du matin dure jusqu'au soir,
La voilette en fils de la vierge
Dérobera notre adultère.

Ariane, faudrait-il taire
Ta chance d'être parvenue
À démêler tous ces mystères
Où s'embrouillait même Vénus
Y perdant pied, perdant haleine,
Comme nous dans ses tendres pièges.

Êtes-vous pelote de laine,
Mon cœur, par la chatte agacé ?
Vierge, voici le fil cassé.

C'est bien de ta faute, Vénus,
Puisque nos cœurs sont la pâture
De tes tigres en miniature.

Et la Parque pendant ce temps
Tisse des bonnets de coton,
Pour que les anges en pantoufles,
Visitant les vivants qui souffrent
Les coiffent telle une bougie
De l'éteignoir. Fais-tu défaut,
Coiffure de mon élégie,
Sur les âmes eux-mêmes soufflent ;
Mais les anges sont des ténors
Se ménageant pour chanter haut
Notre louange, dès la mort.

Poésie

De son amour noircir les murs,
C'est très difficile à la ville ;
Souvent les murs étant de verre
Aux patineurs je porte envie

Mais me contente de mes vers ;
Seuls les voleurs sont assez riches
Pour inscrire sur la vitrine
Le prénom de leur bien-aimée.

Que ton diamant, poésie,
Une de ces vitrines raye,
Des bavardes boucles d'oreilles,
J'achète ou vole le silence

Pour en orner de roses lobes.
Patineur, la glace est rompue
(En belle anglaise copiée,
Ma poésie, avec ses pieds).

Avec la mort tu te maries...

Avec la mort tu te maries
Sans le consentement des dieux ;
Mais le suicide est tricherie
Qui nous rend aux joueurs odieux,
De leur ciel nous fermant la porte.

Les morts que l'on n'attendait pas
Devant le ciel font les cent pas
Et leurs âmes sont feuilles mortes
Jouets du vent, des quatre vents.

Parce qu'au ciel on garde l'âge
Que l'on avait en arrivant,
Narcisse se donne la mort ;
Il n'y trouve nul avantage,
Sauf la volupté du remords.

S'il tenait tant à son visage,
Que ne pensa-t-il se noyer
Dans la fontaine de Jouvence ?
Toi, colombe dépareillée,
Explique à quoi cela t'avance
De répéter de ce nigaud
La dernière parole ? Écho,
Entendons-nous sous ce bosquet,
Es-tu colombe ou perroquet ?

De ce dernier tu t'autorises,
Paresseuse, pour grimacer
Aux mots d'amour que ton Narcisse
N'eut pas souci de prononcer.

Lui, Narcisse, errant dans les vals
De la mort, et, de roche en roche,
Elle dans la vie, ils se valent.
Ce désœuvrement les rapproche ;
Qu'ils eussent fait un beau ménage !

Un cygne mort...

Un cygne mort ne se remarque
Parmi l'écume au bord du lac.

Léda te voilà bien vengée,
Pense qu'un cygne au tien pareil
D'une aieule charmant l'oreille
Au premier chant fut égorgé.

Son duvet emplit l'édredon
Sous lequel Léda délaissée
Informe de son abandon
Le passant qui déjà le sait.

Passez, couleurs, puisque tout passe
À la fin il reste du blanc.

Les anges en peignoir de bain
Sur le sable n'ont laissé trace
De leur passage. Et les dérange
Du chien la nuit quelque aboiement,
Le simple coup de pied d'un ange
Enseigne au chien comme l'on ment.

Et toi, mon cygne, ma tristesse,
Qu'en attendant Noël j'engraisse,
Les larmes dont ton cœur est plein
Empêchent le sang de tacher
Le sable sur lequel Léda
Pour un cygne se suicida.

Son linge, ses larmes séchés,
L'ange s'élance du tremplin.

Les Joues en feu,

poésie de Raymond Radiguet (1903-1923),
publiée aux éditions Grasset, en 1925.

ISBN : 978-2-89668-844-9

© Vertiges éditeur, 2019

— 0845 —